

N° 8 - 13 DÉCEMBRE 1928

CINÉMONDE



Charles ROGERS
avec son chien
favori

1fr

CINEMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS

Virginia Sherrill, la nouvelle partenaire de Charlie Chaplin.

Augusto Genina réalise actuellement pour la *Sofar* un film dont Carmen Boni est la vedette : *Quartier Latin*, d'après l'œuvre de Maurice Dekobra.



Le championnat du cocktail, organisé par Paris-Midi, à l'Hôtel Claridge, a obtenu un succès triomphal. De nombreuses vedettes de cinéma étaient présentes : Anny Ondra, Dolly Davis, André Roanne, etc... Voici Michèle Verly maniant avec grâce le « shaker ».



A gauche. La charmante Betty Balfour tourne en Espagne : *La Fille du régiment*... du régiment espagnol, bien entendu !

A droite. Voici, réunis devant l'objectif, à Hollywood : Maurice Chevalier, le peintre Leloir, M. Scheuck, Douglas Fairbanks dans le costume du film qu'il tourne actuellement, Yvonne Vallée (M^{me} Chevallier), Kates, directeur d'United Artists, M. Louis Aubert.



A gauche. L'artiste de cinéma Béatrice Lulle se soumet régulièrement à un examen médical.

Cette scène tragique qui représente un blanc que les canibales font cuire à petit feu, n'est autre, heureusement, qu'une scène de cinéma où Buster Keaton tient le rôle principal dans *Be My King*.



Les débuts du FILM PARLANT

UN des tout premiers jours d'août 1927, alors que venait l'heure de partir en vacances, j'étais allé dire un « au revoir » amical et déférent à notre cher Georges Courteline. Et, comme nous bavardions, survint M. Léon Gaumont, qui venait annoncer cette nouvelle à l'auteur de *Bou-bouroche* : « Avec le concours de deux ingénieurs danois, MM. Petersen et Poulsen, je viens de réaliser le film *parlant* : non pas une combinaison de phonographe et de cinéma, chose faite depuis longtemps, mais le geste et la voix captés simultanément, fixés sur deux pellicules parallèles ; et l'image et le son peuvent être ainsi restitués tels qu'ils ont été saisis. » Et comme Courteline s'exaltait, mais demandait en même temps comment cela se pouvait faire, M. Gaumont expliqua son procédé, que des non initiés ne pouvaient comprendre qu'à demi du premier coup.

— Au reste, continua l'inventeur, je suis venu surtout pour vous dire ceci : j'ai fait jouer dans un de mes studios, par M^{me} Dussane et M. Guillène, de la Comédie-Française, un de vos petits chefs-d'œuvre, la *Paix chez soi*, et le cinéma a tout enregistré. Venez demain matin dans mes établissements de la rue Carducci (au-dessus des Batteux-Chaumont) et vous verrez jouer votre pièce en même temps que vous entendrez votre texte, le tout projeté par deux films conjugués ; et j'espère que cette combinaison d'ondes lumineuses et sonores vous causera quelque satisfaction.

Et M. Gaumont ajouta modestement : — L'invention n'est pas encore tout à fait au point. Mes collaborateurs et moi, nous cherchons la perfection et j'estime que nous n'y sommes pas encore. Mais, tel quel, le résultat obtenu nous permet d'affirmer que le film *parlant* est réalisé.

L'état de santé de Courteline ne lui permettait pas ce déplacement. Il fut convenu que M^{me} Courteline répondrait à cette invitation, et je fus invité, avec M^{me} Abrie, à l'accompagner.

Nous fûmes donc, à nous trois, le premier vrai public, un public sans compétence, sincère et émerveillé, qui put assister à ce miracle : voir et entendre toute une comédie jouée par des ombres, et dont le dialogue était dit par les voix *photographées* de ses interprètes ! Certes, la façon dont je m'exprime ferait sourire les gens de métier. Mais je le répète, je suis le public, le public tout court, qui ne sait rien des choses du cinéma, et qui parle de ce dont il fut témoin, comme parlait des couleurs un aveugle... qui aurait soudain recouvré la vue !

Alors, voilà. Dans une toute petite salle, nous avons assisté à cette représentation complète de la *Paix*

chez soi. Sur l'écran évoluaient Dussane et Guillène, et ils parlaient ! Nous voyions les mots se former sur leurs lèvres, et nous les entendions, en synchronisme absolu des gestes, l'impression complète de la réalité, sauf la couleur. Et dire qu'il n'y avait là qu'un phénomène en somme immatériel, qu'il n'existait ni corps, ni voix réelles ! Ou étaient à ce moment les deux artistes ? Loin de nous, vaquant à leurs affaires. Et pourtant ils étaient là, devant nous, parlant pour nous, qui les écoutions, extasiés... C'était de la vie recréée. Des détails étonnants donnaient à ce débit une sorte de relief, comme lorsqu'un cinéma des plans glissant les uns sur les autres font tout à coup que dans un paysage projeté les « volumes » apparaissent. Ainsi, Guillène faisait une tirade, et

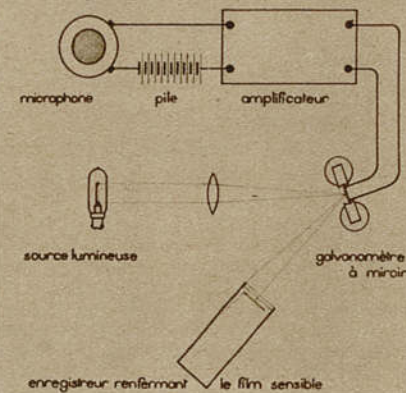
gistrement et de reproduction a été reproduit par tout, et il n'est pas un élève de quatrième, épris de cinéma, qui ne puisse vous expliquer l'opération par le détail. Je n'ai pas la naïveté de vous la décrire à mon tour, *doctus cum libro*.

Mais il y a quelque chose qui m'émerveille dans cette affaire : c'est le rôle du sélénium dans la reconstitution des sons et des bruits. Par la combinaison d'un microphone, d'un galvanomètre, d'un miroir minuscule et d'une lampe électrique, les vibrations sonores se sont inscrites en zigzags sur un film. Il faut, pour la projection, retransformer ce graphique en vibrations sonores. C'est alors qu'intervient la plaque de sélénium. Ce métal a la propriété de varier l'intensité d'un courant électrique auquel on le soumet, selon qu'il est plus ou moins influencé par la lumière. D'où possibilité d'alimenter un haut-parleur qui restitue les sons, en les modulant grâce au courant plus ou moins amplifié. La nature a voulu cela ; quelle intelligence occulte a présidé, il y a des milliers et des milliers de siècles, à cet agencement de forces mystérieuses dans une matière inerte en formation, pour que la prose si claire et si solide de Courteline, ou la sentimentale mélodie de Weber, pussent joyeusement sonner à nos oreilles sans l'intervention directe d'une voix humaine ou d'un instrument de musique ?

On peut prévoir ceci, quand le cinéma projettera les couleurs, avec un dispositif stéréoscopique pour créer le relief (je prends une localité, au hasard, dans le *Dictionnaire des Communes*) : Le maire de Saint-Martin-Osmonville, Seine-Inférieure, 600 habitants, convie ses administrés, un après-midi de dimanche, à une représentation du *Faust*, de Gounod. Sur l'écran, qui devient un véritable théâtre, tout l'opéra se déroule, dans la splendeur des velours, des brocards, des ors, des pierres précieuses. Les chanteurs ont des voix magnifiques ; Faust, une fois rejoint par Méphistophélès, est bien joli garçon, disent les dames ; et Marguerite, avec ses tresses blondes, est tout plein gentille, disent les messieurs. Et puis, le ballet, les tuts et les jambes agiles... Les sons de l'orchestre arrivent, pleins ou fondus ; on ne voit pas les instrumentistes, ni le manche disgracieux de la contrebasse, ni le bras du chef aggrégé d'une baguette. C'est un enchantement pour la population de Saint-Martin-Osmonville ! Le spectacle soulève un enthousiasme indescriptible. Et à la sortie, l'horloger du pays, qui vend des alliances et des rasoirs mécaniques, s'exclame : « Les bijoux, dans la boîte, hein, vous avez vu les bijoux ? C'est pas du toc, ça, et il y en avait pour de l'argent ! »

Léon ABRIE.

Poste d'enregistrement



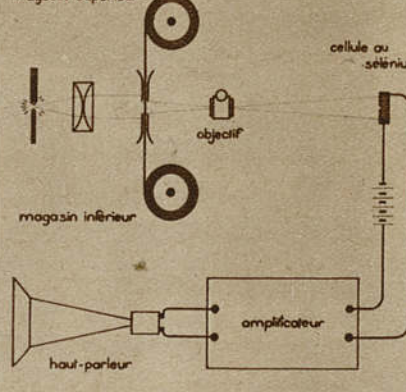
M^{me} Dussane, dans son rôle de femme acariâtre, la ponctuant d'exclamations et de glossements ; tout cela venait à sa place, à son plan, sans que les mots prononcés par le mari fussent le moins du monde obscurcis par les grommellements de la femme.

Il est certain que je verrai, d'ici quelques années, si j'échappe aux périls de la circulation parisienne, des réalisations bien plus étonnantes dans cet ordre d'idées ; jamais je n'oublierai cette sommaire représentation, tout expérimentale, qui nous fut offerte dans une salle grande comme un mouchoir de poche, un beau matin d'août 1927.

Et puis, la *Paix chez soi* terminée, nous eûmes un autre sujet de stupéfaction admirative. Sans projection d'images, le cinéma de M. Gaumont nous fit entendre, dans l'obscurité du studio, la *Dernière Pensée* de Weber, exécutée par un virtuose absent sur un piano invisible... On a beau être de son siècle, et ne pas croire à la magie, dans des moments comme celui-là, on crie au miracle.

Ah ! comme un quart d'heure après, tout cela nous

Poste de reproduction



paraissait facile et naturel ! C'est que les opérateurs, complaisamment, eurent vite fait de nous « débiter le truc ». Des années d'études et d'efforts, tant de millions dépensés, pour aboutir à un procédé si simple — en apparence ! A présent que les Américains prétendent avoir fait récemment sa découverte, il est utile de proclamer qu'il y a un an et demi, le film *parlant* existait déjà en France, définitif, et que M. Gaumont le présentait sans ostentation à ses amis, quand ça lui chantait. Ah ! si cela s'était passé en un quelconque Boston ou Indianapolis, avec quel enthousiasme et quel battage les journaux des U. S. eussent signalé le fait !

Maintenant, toutes les revues techniques, tous les magazines ont décrit les appareils du film *parlant*, procédé Gaumont-Petersen-Poulsen (n'oublions pas l'apport des ingénieurs danois). Le schéma des postes d'en-

Norma Talmadge

"La femme disputée" et... heureuse

La première de « LA FEMME DISPUTÉE » à Los Angeles

Des opinions autorisées.

Norma Talmadge, dans son nouveau film *La Femme disputée*, a été l'objet d'appréciations particulièrement élogieuses de la part des vedettes et réalisateurs d'Hollywood.

Dolorès Del Rio, entre autres, est enthousiaste. Elle a dit, après avoir vu ce film : « Je crois que l'interprétation de Norma Talmadge dans *La Femme disputée* est la plus intéressante que j'aie vue à l'écran. Elle y est magnifique. »

John Barrymore a déclaré : « Le public y verra Miss Talmadge dans la plénitude de ses moyens, car je pense réellement que *La Femme disputée* est le meilleur film qu'elle ait tourné. »

Gloria Swanson et Ronald Colman ont également exprimé l'opinion que ce film est le plus beau de toute la carrière de Norma Talmadge.

Charlie Chaplin estime que *La Femme disputée* est un film remarquable et le meilleur de Norma Talmadge.

Ernst Lubitsch dit que « le nouveau film de Norma Talmadge est l'une des meilleures productions de l'année. »

Le compositeur de jazz Irving Berlin a vu le film lors d'une projection privée ; il écrit : « L'art de Miss Talmadge a pour moi tout le rythme et la beauté de la grande musique. »

« J'ai vu *La Femme disputée* à Los Angeles, a déclaré D. W. Griffith, et puis garantir au public qu'il passera une excellente soirée en allant voir ce film, que je n'hésite pas à qualifier le meilleur de Norma Talmadge. »

Si l'on admet une certaine part de complaisance, de « camaraderie » dans ces éloges des grands artistes de l'écran américain, jamais, cependant, une telle unanimité dans les louanges ne s'est manifestée. Nous pouvons donc en conclure que *La Femme disputée* est un film très remarquable et que Norma Talmadge y a fait une création tout à fait digne de son grand talent.

La célèbre vedette se tient en forme pendant la réalisation de *The Woman disputed*, en pratiquant nombre de sports : elle va jusqu'à rouler elle-même son court, en compagnie de son partenaire Gilbert Roland.

NORMA TALMADGE à Tunis

(De notre correspondant).

Norma Talmadge est à Tunis, chuchotait-on sous les ficus de l'avenue Jules-Ferry.

Effectivement, la grande artiste était l'hôte de la Régence ; mais elle ne devait pas, malheureusement, rester longtemps parmi nous, puisqu'elle partait le lendemain matin, à 7 heures.

J'ai pu, néanmoins, obtenir d'elle quelques minutes d'entretien, avant son départ.

Vêtue d'un trench-coat, beige, boutonné très haut, un sac de voyage à la main, la tête enveloppée d'un large foulard de soie verte, Norma Talmadge parut à la porte du « Majestic Hôtel ». Je ressentis quelque émotion, en voyant, à quelques pas de moi, l'inoubliable « Kiki », toujours si jeune et si riante, avec son sourire de petite fille et ses yeux pleins de malice, au regard si profond cependant.

Je m'avançai timidement : « Madame, commençai-je en anglais. »

— Vous êtes journaliste ? m'interrompit-elle, dans le plus pur français.

— Oui, Madame.

— Vous voulez une « interview », n'est-ce pas ? Eh bien ! inutile, vous n'aurez rien ! Et elle éclata de rire.

Comment, Madame, vous n'allez pas refuser quelques minutes d'entretien à *Cinéma* ?

— Je regrette, car votre journal me plaît beaucoup, mais il m'est impossible de vous satisfaire.

— Allons, Madame, je vous en prie, accordez-moi seulement deux minutes et répondez à ces trois ou quatre questions ?

— Soit, mais faites vite !

— Merci, Madame. D'abord une question qui me brûle les lèvres : Êtes-vous ici, depuis longtemps ?

— Non, depuis mercredi soir. Nous sommes arrivés, M. Schenck et moi, par le dernier courrier d'Italie.

— Et vous partez déjà ?

— Oui, nous allons rejoindre ma sœur Constance, qui tourne avec André Roanne, à Oran.

— Allez-vous tourner à Tunis ?

— Non, nous sommes venus ici, en touristes, pour voir du pays ; nous avons déjà, pendant dix jours, parcouru l'Italie, incognito, naturellement. Mais je vous fais remarquer que vos deux minutes sont passées, et je vois M. Schenck qui s'impatiente au volant.

— Madame, vous n'allez pas partir sans me donner votre photo et un mot en souvenir ?

— Impossible, toutes mes photos sont dans ma malle. Écrivez-moi à Oran ou à Alger et je vous en enverrai une ; je vous le promets, ajouta-t-elle en se dirigeant vers sa superbe Rolls-Royce jaune.

Je la suivis et, tandis qu'elle s'installait à côté de M. Schenck : « Une dernière question, Madame, avez-vous visité Tunis, et la ville vous a-t-elle plu ?

— Oh ! lovely ! et je crois que nous y viendrons tourner un film l'an prochain. Allons, encore une fois, bye-bye ! jeta-t-elle avec son délicieux sourire, et tandis que l'auto démarrait à vive allure.

Je restai quelques minutes, fixant ce point jaune qui fuyait là-bas vers le nord, et répétant machinalement son dernier mot, charmant, familier : « Bye-bye ». D. S.



Norma Talmadge est une grande sportive : nous la voyons ici sur le court de tennis de sa maison d'Hollywood, où elle demeure lorsqu'elle tourne pour l'United Artists.

Voici une étude photographique de Norma Talmadge, faite par M. Jueptener-Stuarts, lors d'une visite de la célèbre vedette à Paris.



Lily Damita

vedette française, a apporté à Hollywood la grâce et le chic parisiens...

Lily Damita est une petite Parisienne à qui a souri la chance. Comme toutes les vedettes de l'écran, elle eut des débuts modestes, mais sa fortune fut rapide.

Dès son premier film, elle connut le grand succès. Elle partit pour l'Alle-

magne où les productions où elle parut firent grand bruit.

Bien entendu, l'Amérique, qui garde toujours un œil braqué sur tout ce que l'Europe compte de talents, vint nous l'arracher. Au cours d'un voyage qu'elle faisait à Paris, elle rencontra Samuel Goldwyn, le grand maître de la G. M. G., qui lui fit, selon la coutume et l'expression consacrée, un pont d'or pour tourner à Hollywood : et, sur ce pont, elle traversa l'Atlantique.

Lily Damita est pour nous, là-bas, une précieuse ambassadrice. Elle y représente l'esprit, la grâce et l'élégance parisienne, car aucune mieux qu'elle ne sait faire valoir une robe ou — nos lecteurs peuvent le voir — un déshabillé.

Et toute cette beauté, toute cette grâce font à la France une propagande aussi efficace certainement que les victoires de nos boxeurs — et plus efficace peut-être que les grandes découvertes de nos savants. D. A.



DOLORÈS DEL RIO dans « VENGEANCE »

Après *Résurrection* et *Ramona*, Dolorès Del Rio a tourné un troisième film pour United Artists : *Vengeance* (*Revenge*).

L'action se déroule en Roumanie dans les Carpates. Rascha, le personnage incarné par Dolorès Del Rio, est la fille d'un bohémien ; comme son père, elle mène la rude vie de dresseuse d'ours.

Au cours d'une des scènes de *Vengeance*, on verra Dolorès Del Rio danser un curieux pas bohémien qu'on a adopté en Amérique sous le nom de *gipsy hop*. La vedette mexicaine apprit cette danse nouvelle pour elle sous la direction d'un maître de ballet réputé à Los Angeles, Serge Curainsky.

JOHN BARRYMORE dans « TEMPÊTE »

Sam Taylor, le metteur en scène du nouveau film de John Barrymore, a réalisé avec cette production son premier drame.

Jusqu'alors, Sam Taylor était un réputé metteur en scène de comédie, ayant dirigé Harold Lloyd dans la plupart de ses grands films : *Monte là-dessus*, *Vive le sport*, etc.

Engagé par Mary Pickford pour *La Petite Vendeuse*, Sam Taylor y combina adroitement la comédie et le drame.

Cette réussite décida John Considine Jr., producteur des films de Barrymore pour United Artists, à confier à Taylor la réalisation de *Tempête*, dont l'action est très dramatique.



On verra cette semaine à Paris

TIRE AU FLANC

Film de Jean Renoir
D'après le vaudeville de Sylvain et Mouëry-Eon
Interprétation de Georges Pomès, Oudart,
Jeanne Helbling, Esther Kiss, Michel Simon, Fridette
Fattou, Jan Storm.

Un vaudeville militaire qui eut un énorme succès
pas tellement mérité. Du moins jugeons-le comme cela,
maintenant avec le recul.



Les aventures du poète décadent, Dubois d'Ombelles, à la caserne où, timide trouffion, il est la bête noire de ses camarades jusqu'à ce que, comprenant enfin « de quoi il retourne », il se mette du côté des rieurs et devienne, lui aussi, « un ancien » devant les « bleus », ses aventures dériveront évidemment.

Les farces de garnison, les brimades sornioises, les spirituelles plaisanteries du « lit en portefeuille », du seau d'eau aménagé sur la porte qu'on ouvre et ces mille ingénieuses facéties qui font partie de l'éducation militaire trouvent dans ce film de Jean Renoir la consécration qui leur manquait. Certaines de ces scènes font rire. Jean Renoir a fait un film gros, à cause du sujet qui était gros. Il a obtenu de la gaieté à couper au couteau et peu de charme. Il ne fallait pas « y aller ».

Deux scènes sont pourtant assez « cinéma » : la scène de l'exercice dans le bois avec les masques à gaz et la corvée de semaine montrant le petit « Tire au flanc » tout seul, minuscule vu de haut, au centre d'une immense cour. L'effet est irrésistible.

LA CASE DE L'ONCLE TOM

D'après le roman de M. Beecher-Stowe
Interprétation de George Siegmann, Margaritha Fischer,
Mona Ree, Ed. Goulding...

Les âmes sensibles vont être comblées. Voici venir cette touchante *Case de l'Oncle Tom* qui peupla nos jeunes années de rêves noirs où les pauvres nègres étaient persécutés et ne connaissaient qu'à la fin la divine justice.

S'il est un roman particulièrement efficace sur le public, c'est bien *La Case de l'Oncle Tom*, qui connut une faveur encore inattaquée. Le film connaîtra lui aussi d'heureux jours, car il est fidèlement calqué sur le livre, et il contient de jolies scènes, reconstituant la vie coloniale yankee au temps de l'esclavage.

Remarquons la merveilleuse photographie, premier facteur de succès, la beauté et l'émotion de cette comédie parfaite qu'on regretterait de ne plus voir et qui réapparaît splendide : Margaritha Fischer (où sont les Jackie?), le talent du vieux nègre qui joue Tom, et la verve charmante de Mona Ree, petite blanche qui a joué spirituellement la « diabolique Eva ».

MINUIT PLACE PIGALE

D'après Maurice Dekobra
Réalisation de René Hervil. Interprétation de
Nicolas Rimsky, Suzy Pierson, Renée Héribel,
François Rozet

De tous les romans de Dekobra, c'est certainement, non celui qui eut le plus de succès, mais bien le moins fait au chiqué, le plus sincère, et une de ces réussites littéraires à laquelle le talent, enfin, n'est pas étranger.

René Hervil en transposant sur le plan cinématographique les avatars du maître d'hôtel Prosper, excellentement interprété par Nicolas Rimsky, lequel, depuis *Ce Cochon de Morin*, n'avait jamais été à pareille tête, Hervil, dis-je, a fait là un film plein d'atmosphère et de sensibilité.

Mi-comique, mi-sentimental, le ton gai étant volontiers un ton de farce, et le côté sentimental devenant parfois tragique, *Minuit Place Pigalle* apportera au public mille sentiments contradictoires. Il y en aura pour tous les goûts. On sera ému, amusé, distrait. Et jamais avec vulgarité.

La mise en scène est solide, bien construite. La construction est souvent le léger défaut des meilleurs films français. Et au cours de scènes souvent

De haut en bas : Fridette Fattou,
la vedette de « Tire au Flanc ».

Des nègres persécutés dans « La
Case de l'Oncle Tom ».

Buck Jones dans « Et avec ça ? »

Laura la Plante soldate imprévue,
dans « Suzy Soldat ».

A droite : une scène de « La Chair
et le Diable ».

pleines de caractère, Nicolas Rimsky, au visage far-
ceur, accompagné par d'excellents interprètes, dont
l'intéressante Suzy Pierson et la fine Héribel, nous pro-
duisent le sourire figé et raisin dont il a le secret, et un
jeu tout en nuances, ce qui ne lui était pas arrivé
depuis longtemps.

ET AVEC ÇA !

Film « Western » Avec Buck Jones et Barbara Bennett.

Le scénario dit : du mystère, de l'héroïsme au pays
des chercheurs d'or. Je ne sais pas si vous êtes comme
moi, mais j'adore ces formules toutes faites, inscrites
au fronton des synopsis composés par les maisons de
films.

Pour du mystère, il y en a, et du meilleur, parce que
du classique : les papiers révélateurs distribués secrè-
tement, le dollar brisé en trois, etc...

Quant à l'héroïsme, Buck Jones, comédien cow-boy,
en fait les frais à lui tout seul. Il est vif comme la foudre,
léger comme un soupir et rapide comme votre pensée.
Ce n'est pas un homme, c'est un centaure.

Au ciel il y a de bien beaux nuages de coton blanc.
Aux arbres des feuilles qui frissonnent au vent. Et dans
l'air beaucoup de ce charme violent et sain que les films
de l'Ouest américain nous communiquent.

CONDAMNEZ-MOI

Avec Esther Ralston et M. Chandler

Deux époux veulent divorcer pour incompatibilité
d'humeur. Leur jeune et jolie fille, rentrée du collège,
entend les réunir envers et contre tout ! Elle organise
un petit scandale, se fait arrêter, et dès lors ses parents
oublient leurs querelles, leur instance en divorce et
s'occupent uniquement de sa libération. Inutile de vous
dire qu'après une nuit passée en prison, la rusée jeune
fille aura définitivement accordé ses parents, non sans
avoir dérobé le cœur de son juge qu'elle épousera après
avoir écarté de lui les embûches semées sur ses pas...
au cours de sa campagne électorale.

Les mœurs américaines en prennent encore un bon coup
dans ce film. Esther Ralston est ravissante et joue très
simplement.

On reprend cette semaine....

LE TALISMAN DE GRAND-MÈRE

Cette charmante et courte comédie philosophique et
cocasse est une des meilleures d'Harold Lloyd. Il y est
ici volontiers comédien plus que jouet des événements.
Et l'on aimera le sourire éclatant et les yeux de chatte
de Jobyna Ralston, sa gentille partenaire.

LE ROMAN DE BOUDDHA

Film entièrement interprété par des acteurs Hindous

La naissance, la vie et la fin de Bouddha sont ici
contées avec une poétique manière. La magnificence des
palais, des costumes, des jardins, la réelle beauté nerveuse
et fière du principal acteur (un grand comédien hindou)
tout cet attrait du nouveau et de l'exotisme qui caracté-
rise un tel film, d'ailleurs d'une préciosité assez séduisante,
font que *Le Roman de Bouddha*, tout en n'étant ni très
cinéma, ni très palpitant et joué et monté avec lenteur,
intéressera et captivera les yeux habitués à des horizons
d'Occident et à notre luxe écriqué d'Européens.

ALLO CHÉRI !

Comédie très verveuse, très mordante, avec une pointe
sentimentale de bon aloi. C'est la gaieté et la lumière
réunies. De jolies femmes, une jolie femme ! Des jambes,
des sourires, du luxe et aussi du mouvement. Résultat :
du charme !



JOHN MC CORMICK

présente :

Ciel de gloire

Un film de la First National

avec COLLEEN MOORE
et GARY COOPER

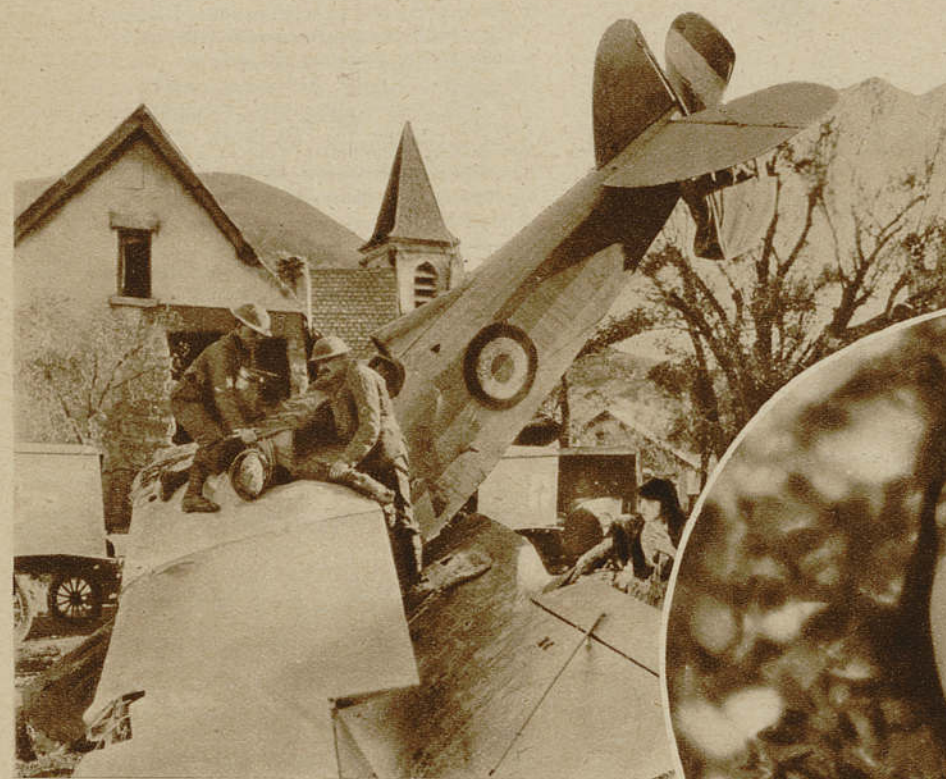
Mise en scène de GEORGE FITZMAURICE

fait passer de l'espégle charmante au sommet du
pathétique et de l'émotion ; lui, sa beauté mâle, son
jeu sobre, vrai, infiniment sincère.

Et cette sincérité, cette vérité, cette émotion se
retrouvent jusque dans le plus obscur
figurant, qui est lui aussi un
artiste et qui, si court que
soit son rôle, jette dans
l'ensemble sa note juste,
personnelle remarqua-
blement exacte.

Fitzmaurice a su
rendre en images
claires, d'une ad-
mirable lumino-
sité, le combat
aérien. Des an-
gles de prises
de vues impré-
vus, originaux,
hardis, lui don-
nent une vigueur
et un réalisme
qu'on n'avait pas
encore atteints.

Ainsi, *Ciel de Gloire*
est une merveil-
leuse documentation
de la guerre aérien-
ne, une fresque
grandiose de la su-
blime odyssée des
ailes. C'est un grand,
un beau film, une
page d'histoire en-
core vibrante de vie.



On se souvient de
l'inoubliable pré-
sentation de ce
film. La plus belle
chose qu'on en
puisse dire, c'est

que *Ciel de Gloire* est le film des
Ailes Brisées. Ceux qui comptent
parmi les plus glorieuses et les
plus vénérables figures de l'Avia-
tion française, puisqu'ils sont
tombés pour elle et qu'ils en
restent à jamais meurtris, ont
accepté d'accorder à ce film leur
patronage, parce qu'ils y retrou-
vaient les heures passées : bonnes
heures de profonde camaraderie
de la vie d'escadrille, heures
intenses passées sous les ailes,
heures tragiques ou douloureuses
du combat et de l'hôpital.

Ce n'est pas un aperçu rapide d'un combat aérien,
épisode d'un scénario d'imagination. Ce n'est pas non
plus un documentaire abstrait : c'est une étude exacte
de la vie même des aviateurs.

Sur la toile de fond grandiose qu'est le grand ciel où
volent et luttent les grands oiseaux, des personnages se
détachent, belles figures émouvantes, touchantes ou
sublimes, mais surtout profondément humaines : le
chef d'escadrille, le mécano, le capitaine Blythe,
Jeannine...

Tout le monde connaît, maintenant, le scénario
de *Ciel de Gloire*, la belle histoire d'amour, dans
toute sa poignante simplicité : deux êtres qui s'aiment,
que le combat, le devoir, séparent, et qui se retrou-
vent enfin, après bien des souffrances. Colleen Moore
et Gary Cooper ont apporté à ce moment, elle son
charme, son expressif visage, son talent nuancé qui la





en Allemagne

MONSIEUR G. W. Pabst a terminé son film « *La Boîte de Pandore* ». Ce n'est pas sans difficultés que ce film a pu être fait. Tous les préparatifs étaient terminés et l'on devait commencer les prises de vues lorsque l'on s'aperçut qu'il était impossible de trouver l'artiste capable de remplir le rôle de Lulu. On chercha à Berlin, à Paris, à Vienne, à Londres, à Budapest, etc., mais Lulu était introuvable.

Naturellement, le metteur en scène désespéré et ses assistants étaient assaillis par une multitude de représentantes du beau sexe, âgées de 15 à 50 ans, qui, toutes, voulaient jouer le rôle de Lulu. Il y avait des blondes extatiques, des matrones imposantes, des acrobates en rupture de trapèze, des quadragénaires excitées, un seul type manquait : Lulu...

Par hasard Pabst vit tout à coup dans un film américain une petite actrice qui lui semblait tout à fait désignée pour remplir le rôle : immédiatement le télégraphe fonctionna avec Hollywood et quelques semaines plus tard il pouvait tourner avec Louise Brooks dans les studios berlinois.

Et, c'est ainsi que 1.500 espoirs européens s'envolèrent

Marie Prudier, la grande vedette allemande, est une artiste qui sait

prendre une expression gaiment mutine... ou interpréter de façon émouvante la plus profonde douleur.

et que l'on perdait l'espoir de voir une nouvelle star du vieux continent monter au firmament cinématographique. Pabst fit encore une nouvelle découverte en la personne de la délicieuse baronne Daisy von Fraiberg qui incarne la fiancée du docteur Schoen. — Franz Lederer au sujet duquel un différend très sérieux a éclaté récemment entre deux directeurs de théâtres allemands, a passé un contrat avec la « Famous Player » par lequel il devint le partenaire de Lilian Gish pour plusieurs films. Lederer doit jouer le principal rôle avec Lilian Gish dans le film qui sera mis en scène par Max Reinhardt.

Eva von Berne est revenue de Hollywood, elle joue actuellement le principal rôle dans un film criminel et télépathique : « *Die Hellscher* ». Dernièrement, l'écrivain bien connu Hoellrigel, rédacteur au *Berliner Tageblatt*, a fait une intéressante conférence sur le film de Max Goldschmitt : *Un Jour à Hollywood*. Dans ce film, Goldschmitt montre des scènes très actives sur la vie et le travail à Hollywood ainsi que des photographies de studios, des portraits des artistes les plus célèbres dans leur vie privée, en résumé, c'est un coup d'œil tout à fait intéressant dans la vie de Hollywood, cette ville légendaire. D'autre part, le film ne laisse pas de côté les questions sociales et cette partie qui montre le revers de la médaille est du plus haut intérêt. C'est en résumé un film des plus intéressants pour les connaisseurs du cinématographe américain qui ont parfois des propensions à l'exagération, par exemple la scène dans laquelle Charlie Chaplin nous parle de son nouveau film qu'il compose.

R. D.

NOËL! NOËL!

"CINÉMONDE" PRÉPARE À SES LECTEURS
UNE AGRÉABLE SURPRISE :

Un Numéro spécial de
Noël, de 32 pages,
sous couverture en héliocolor.

Articles originaux de :
Henri Bordeaux, Tristan
Bernard, Paul Reboux,
Mary Pickford, Marcel
L'Herbier, etc. J J J

Documentation inédite sur les stars
du Zoulouland. — Noël au Cinéma.
— Madame Récamier, vue par
Gaston Ravel. — "Étoiles de Neige"
ou la Noël des Stars américaines.
— Les trois Jeanne d'Arc. J J

Les grands films à venir :

"VENUS"
avec Constance Talmadge.
"LA FEMME ET LE PANTIN"
avec Conchita Montenegro,
"LE PATRIOTE"
avec Emil Jannings.
"QUARTIER LATIN"
avec Carmen Boni.
"LA VIERGE FOLLE"
avec Suzy Vernon.
"LA MARCHÉ NUPCIALE"
avec Louise Lagrange et Pierre Blanchar,
princesse et prince du Cinéma.
etc., etc...

CE NUMÉRO DE NOËL
EXCEPTIONNELLEMENT

2 fr.

Retenez-le dès aujourd'hui chez
votre marchand de journaux.

Le Cinéma russe en 1928

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs et surtout de nos charmantes lectrices, de mettre sous leurs yeux cette image macabre. Elle nous a paru symboliser le cinéma russe tout empreint encore de révolte, de misère et de mort.

Les lecteurs de *Cinémonde* connaissent l'effort accompli par le cinéma russe au cours des années 1926 et 1927. En 1928, l'activité du cinéma russe s'est quelque peu ralentie — non au point de vue de la quantité des films produits, mais au point de vue artistique. Il n'y a pas à signaler de grandes et éclatantes réussites comme *Potemkine* ou la *Mère*. Les chefs du "Sovkino" songent pour l'instant à améliorer la qualité du film moyen.

V. Poudovkine vient de terminer *Le Descendant des Tchynghys-Khan*, une grande histoire de guerre civile. Le rôle principal du film est remarquablement tenu par le jeune et talentueux artiste Inkijinoff. Actuellement Poudovkine se prépare à tourner *La Bonne Vie*, d'après un scénario de Rjechevsky. Il réalisera peut-être ensuite *Germinal* d'après Emile Zola, avec une distribution russo-allemande.

S.-M. Eisenstein a été engagé pour tourner à Hollywood.

Un nouveau metteur en scène s'est révélé : Tcherviakov. Ce jeune cinéaste a tourné à Leningrad *Mon Fils* et s'est tout de suite vu assimilé aux Eisenstein et aux Poudovkine. C'est le drame psychologique, humain et âpre, qui intéresse surtout Tcherviakov.

Jacques Protozanoff, bien connu en France, a tourné *L'Aigle Blanc*, d'après une pièce de Léonide Andreeff. Il sera sans doute le metteur en scène de *Guerre et Paix* (d'après Tolstoï), que la Meschrapbom-Film tournera en collaboration avec l'*Universal*, de Carl Laemle et dont les principaux rôles seront tenus par des artistes d'origine Atlantique. Les scénarios de *Guerre et Paix* ont été écrits par le ministre de l'Instruction publique Louatcharsky.

Parmi les bons films soviétiques de l'année, signalons : *Baigne de Raïsmann*; *La Vie rieuse*, d'Ussakov-Garff; *Elisso*; *Le Premier lieutenant Strechneff*. Parmi les films « ratés » ou médiocres : *La Fille du capitaine*, dont le scénario

a été puisé par Victor Chklovsky dans une nouvelle de Pouchkine. Le fiasco artistique de *La Fille du Capitaine*, film d'avant-garde, incitera sans doute les cinégraphistes soviétiques à changer radicalement leurs méthodes de montage. Dans le *Kino*, de Moscou, M. Hyppolyte Sokolov fait vigoureusement le procès du « montage rapide » et des bandes plus ou moins « elliptiques ». Techniquement parlant, il prône le retour au « montage normal, clair et lucide ».

En Ukraine, la « Wufku » travaille ardemment. Nous lui devons, cette année, *Onzième année*, de Dvigo-Vertoff, un « documentaire » remarquable contant les péripéties de la Révolution et de l'« édification soviétique » en Russie Méridionale. Elle prépare actuellement plusieurs rubans de valeur : *Le Fiacre de Nuit* (metteur en scène, Tassine); *Zibala* (metteur en scène, Chpikovsky); *L'Homme avec l'appareil de prise de vues* (metteur en scène, Dvigo-Vertoff); *Djalma* (film paysan, metteur en scène, Kurduma). En tout, la « Wufku » aura produit cette année pas moins de trente-cinq grands films.

La collaboration russo-germanique continue. Room a tourné à Berlin *Boule de Suif*, d'après Maupassant. Toute une colonie d'artistes soviétiques est actuellement établie à Berlin : Koval-Samborsky, Malinovskaya, Baranova, Room. Il était beaucoup question ces temps derniers, d'une production mixte franco-russe.

Des metteurs en scène soviétiques viendraient à Paris pour



Scène de la Onzième Année.



Scène des 'Deux jours'.
Production Sovkino 1928.
A gauche : Scène de l'Arsenal.

se tourner en collaboration avec une ou deux grandes firmes françaises. Ce projet, pourtant, on ne le livre point encore à la publicité, on en tait les détails, jalousement... M. G.

On sait que M. Louis Aubert s'est assuré la distribution de plusieurs grands films russes : on attend avec impatience la sortie de ces œuvres. Les amis de *Spartacus*, club qui s'était spécialisé dans la présentation de films russes a été fermé par ordre supérieur. Mais rouvrira-t-il ? Le temps passe et cela maintenant paraît douteux.

Les metteurs en scène russes viennent fréquemment en Allemagne, plusieurs combinaisons de production russo-allemandes ayant été réalisées ces derniers temps.



ART du sonores nous, les
films nous le contraire,
prouvé le comédien
excellence.

Aussi, la composition des personnages,
un rôle d'une importance considérable.
Si le vrai comédien de théâtre peut parfois
imposer sa propre personnalité à des rôles très
différents, il n'est pas possible qu'il en soit de
même au cinéma.

Le visage, à l'écran, doit être « parlant » :
il doit servir à la fois d'exposition et d'ellipse.
Coyote, Charlot ne change jamais son maquillage.
Voyez, il ne change jamais de s'habiller, mais c'est
et rarement sa façon de continuer à travers
Certes, il ne change jamais de type, qu'il
s'efforce justement de continuer à travers
son métier et même ses diverses fortunes, que
autour de lui, quelle diversité et quelle ric
sa composition.

Il est grâce à lui, rend compte du nouvea
sa casquette

ne sont
Fantasio réajuste
ah! comme je voudrais
sse!
Et ils le sont.

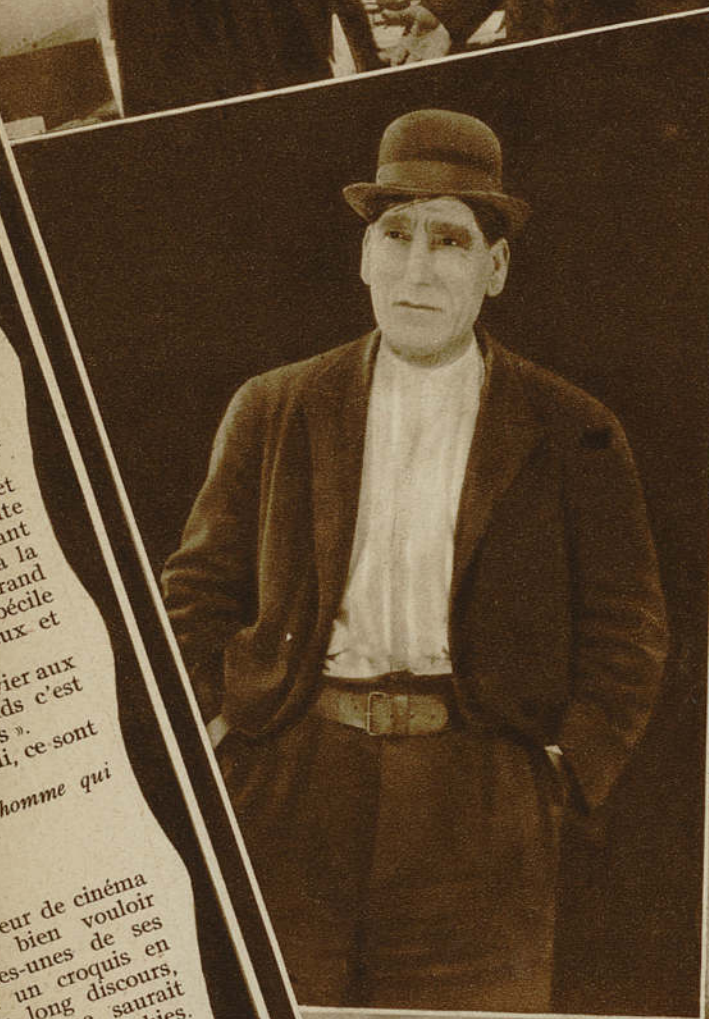
**

Nous avons demandé à un acteur de cinéma connu, M. José Davert, de bien vouloir rechercher pour nous quelques-unes de ses diverses incarnations. Car, si un croquis en disait à Napoléon plus qu'un long discours, nulle théorie cinématographique ne saurait mieux être expliquée que par des photographies.

Depuis le jour de l'avant-guerre où José Davert tourna sous la direction de M. Violet, la fameuse série rase, on l'a vu dans tous les métiers : poisse dans « L'Incroyable » dans Construire dans La Brière, pêcheur dans Zanano, paysan dans La Garçonnette, Benilou, « rastacouère », muscadin dans millions, cow-boy, receleur, forgeron de Le Rouge et le Noir, mécanicien dans Le Bateau Mort, et homme de la campagne dans Face à la Visions d'Histoire, acrobate dans Face à la mort... oublier...

Tenue qu'il serait amusant de réunir sur une seule page les diverses incarnations de son héros, mais il y a trop de propositions multiples pour cela.

aux direct
Pierre LAZAREFF.



Je t'aime en Anglais...

ROMAN INÉDIT DE YVES DARTOIS

DEUXIÈME PARTIE (1)

II (Suite)

GENTIL, gentil, tout est gentil pour vous : l'auto, les souvenirs, Charlie, les maillots de bain, la littérature, moi-même ; tout cela forme une immense ronde pleine de « gentillesse ».

Et cependant, vous vivez vous-même comme un jeune poulain échappé sans souci des bris de barrières. Rappelez-vous, il y a cinq ans, votre brusque départ de la Cité, nous laissant Charlie et moi en tête-à-tête, chacun avec une lettre d'adieu. Je n'ai pas envie de rire du tout, je vous l'affirme, lorsque je repense à cette histoire. Charlie, lui, a l'air de l'avoir complètement oubliée, mais Charlie a à peu près autant d'imagination qu'un buffle.

Après le poulain, le buffle. Vous aimez ce soir, mon cher, les comparaisons animales et les mélangez bizarrement à quelques notions de morale : nous partons de la robe pie pour arriver à l'œuvre pie. Mais ne craignez-vous point de prendre froid ?

Sans relever l'insolence, Claude cette fois s'était immobilisé au détour d'une allée, ses deux mains posées sur les épaules de la mince jeune fille. Dans l'ombre à peine bleutée, il lui parlait doucement.

Toujours de l'esprit ! Ne pourriez-vous, ma Josette, être un peu simple, un peu naturelle, comme vous le fûtes, je crois, il y a cinq ans. Nous sommes ici deux êtres jeunes et vous jetez entre eux par votre mise en scène perpétuelle une barrière de cristal.

Dites-le tout de suite, répondit-elle en évitant son regard, et ne sortez pas toute cette défroque : vous m'aimez. Si, si, ne protestez pas. Il y a un grand quart d'heure que vous ne faites que de répéter cela. Fatuté, dites-vous ? Non. Mais regardez-vous, mon cher : vos mains tremblent.

J'ignore à peu près ce que l'on répond dans ce cas-là, surtout à quelqu'un qu'on aime bien. Car je vous aime bien. Je n'ai pas d'éventail pour vous envoyer une giflette amicale. Et, puis, on ne giflette plus...

Voyez, vous avez cessé de protester. Vous me dites tout cela trop tard, mon pauvre Claude. En cinq ans, l'on change.

Il y a cinq ans, vous êtes partie...

Peut-être ai-je eu tort, peut-être ai-je eu raison. Le passé est le passé. Aujourd'hui, trop tard. Allons, Claude, ne remuez pas des cendres ; faites un feu de joie, au contraire, de ces enfantillages. Je vous aime bien, je vous le répète. Mais pas à votre manière, sentimentale, maquillée. A la manière anglaise, si j'ose dire.

Alors, dit Claude, essayant de sourire et s'échauffant par degrés, je vous aimerai en anglais. Vous rappelez-vous qu'à la Cité, je vous ai dit quelque chose d'analogue autrefois ? Le moment est venu. Je remarquais tout à l'heure que nos rencontres se passaient toujours dans une atmosphère artificielle et anglo-saxonne. Eh bien ! à cette atmosphère, je plierai mon affection.

Vous secouez la tête ? Vous ne voulez pas ? Tant pis, mon cher petit...

C'eût été charmant ! Nous eussions voyagé de compagnie (on eût même emmené Charlie). Nous sommes dans un parc frissonnant. Mais des pays entiers se seraient offerts à nous !

Oh ! nous n'irions pas à Paris : sinistres, les retours en automobile, à l'heure du brouillard, lorsque les lumières de la ville s'approchent et grandissent derrière la baraque de l'octroi. Non, nous irions très loin. Il doit bien rester quelques auberges dalmates, où nous serions servis par une fille brune aux pieds nus ; quelque château d'Ecosse.

Nous irons même plus loin (et Claude, très en forme, dessinait dans l'air d'invisibles contrées). J'ai lu une annonce de ligne maritime américaine, ainsi rédigée : « Venez dans les mers du Sud ; on aime mieux sous les tropiques ». Tout un programme.

Nous voyez-vous, chérie ? Nous courons sur

Une fraîche et délicate aventure d'amour dans le monde des étudiants.

les docks, car nous sommes en retard, et la sirène hurle. « As-tu les billets ? — Oui, ils sont dans mon gant. Donne quelque chose au water. » Et autres dialogues...

Voilà, j'espère, un feu de joie. Je brûle même tous mes vaisseaux pour vous l'offrir plus beau. Il illumine tout le parc !

Entraînée, séduite, troublée malgré elle par la verve charmante du jeune Français qui voulait être gai, Josette, malgré tout son esprit naturel, ne trouva point de répartie.

Retrons, murmura-t-elle seulement ; on va nous chercher.

Et après ? Nous nous serons embrassés auparavant, car je veux payer mes dettes d'étudiant.

Et il fit comme il l'avait dit.

III

Claude, le cœur chantant, rêvait, en cet état indéfini qui n'est plus le sommeil et qui n'est pas encore le réveil. Le soleil levant lançait par les persiennes des javelots d'or qui venaient piquer jusqu'au lit. Au souvenir de la soirée précédente, notre héros se passait la langue sur les lèvres, avec un goût de miel.

La vie est douce, bien douce, très douce, encore plus... Claude fut interrompu dans ses litanies par la vue d'un petit carré de papier bleu, glissé sous la porte.

Un télégramme.

Par intuition, il comprit tout de suite et formula sa pensée : une tuile.

Complètement éveillé maintenant, il lut, tout en se grattant les cheveux :

« Sans nouvelles. J'arrive. — Loulou. »

Par habitude encore, il rectifia sa pensée : une toiture.

C'est vrai, il l'avait complètement oubliée. Mais complètement. Pauvre Loulou ! Une petite amie, pas méchante, pas gênante. Il lui avait promis, sitôt installé, de la prévenir afin qu'elle puisse le rejoindre au Touquet. Et depuis huit jours, il s'en rendait compte maintenant, il n'avait pas écrit la moindre lettre.

Inquiète, elle arrivait, comme convenu, d'ailleurs.

Elle devrait pourtant bien se douter, pensait-il, que j'ai eu à faire depuis huit jours, que j'ai retrouvé des amis...

Et puis, par quel train arrivait-elle ? Il ne pouvait pas passer sa journée à la gare d'Étapes.

Et le rendez-vous qu'il avait pris avec Josette,

en la quittant dans le parc ? Onze heures, sur la plage...

Flûte ! répéta-t-il en s'habillant.

..

Comment est arrivé ce télégramme ?

Hier soir, monsieur, mais vous étiez sorti. Nous l'avons glissé sous la porte.

Après tout, elle ne viendrait sans doute que le lendemain. Claude courut à la poste pour envoyer un télégramme de riposte :

« Ne pas venir : temps déplorable. Logement impossible. Suis écrasé de besogne. Baisers. — Claude. »

Il poussa alors un soupir de soulagement, car il avait horreur des complications ; et il eut un geste apitoyé, car, somme toute, il n'était pas plus méchant que la moyenne des gens.

La plage commençait à vivre. Les portes des cabines s'ouvraient en grinçant.

De loin, il aperçut une tache claire, — Josette, et une tache marron, — Charlie.

Ce bon Charlie, tout de même... Un brave garçon, au fond.

Elle était, ce jour-là, plus jolie que jamais.

Le vent fouettait ses mèches de cheveux fauves pendant que, d'un bras nerveux, elle jetait des pierres à un jeune chien, qui courait les chercher dans une flaque d'eau.

Elle cessa ce jeu à son approche.

En avance, Claude. C'est bien. Vous vous êtes pourtant couché tard. Avez-vous rêvé ?

Oh ! admirablement. Et vous ?

Peut-être.

Moi, déclara Charlie, catégorique, je ne rêve jamais. J'ai souvent essayé, mais je m'endors aussitôt.

Allons, grand ingénu, dit-elle, emmenez-nous dans votre engin.

Oui, oui, approuva Claude qui ne désirait rien tant que de quitter cet endroit, où on pouvait les voir de plusieurs kilomètres ; sortons de la plage.

Il regardait autour de lui, mais rien ne motivait ses craintes. Les promeneuses qui commençaient à affluer n'offraient point certaine silhouette qu'il connaissait bien.

Ils traversèrent la plage, puis la jetée.

Sur le boulevard, l'automobile de Charlie les attendait. Claude se calma. Décidément, Loulou n'était pas arrivée ce matin-là. Parfait : le télégramme la « toucherait » encore à Paris.

Charlie estima la quantité d'essence et referma le capot. Ils pouvaient monter.

Claude ! cria une voix qui fit passer un frisson dans le dos de l'intéressé. Il se retourna, cependant.

C'était Loulou, mais une Loulou furieuse les yeux brillants, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de voyage, le petit



LE SALUT DE L'ÉPÉE. — Une photo inédite prise pendant la réalisation de *Paris-Girls*, que dirige Henry Roussell.

chapeau de cuir drôlement baissé jusqu'aux yeux. Comme beaucoup de timides un peu faibles, elle était capable de tous les coups de tête, lorsqu'elle se sentait montée à un certain degré d'exaspération.

Claude ! cria-t-elle à nouveau. Tu n'as donc pas reçu mon télégramme ?

Charlie regardait, bouche bée. Quant à Josette, elle clignait des paupières d'un air las, comme si ces cris la fatiguaient.

Claude eut l'impression imminente d'une catastrophe.

Une seconde. Veux-tu me permettre de te présenter...

Non et non. Huit jours que j'attends un mot ! Je te crois malade, j'arrive, et la première personne que je rencontre, c'est toi, heureux comme un pinson, prêt à sortir avec une poule et un gigolo !

Autour d'eux, quelques flâneurs, attirés par les cris, s'amassaient.

Il serait exagéré de dire que ces deux termes rassérénèrent l'atmosphère.

Tais-toi, dit Claude crispé. Tu ne sais ce que tu dis, ni de qui tu parles.

Et puis, mademoiselle, coupa Josette, hautaine, je vous serai fort obligée de parler à voix basse.

Loulou n'était pas vulgaire, mais elle se sentait ce matin-là trop sûre de son bon droit pour ménager ses expressions.

A voix basse ! A voix basse ! Entendre une poule vous parler ainsi ! (Elle y tenait). Et une Anglaise, encore !

Irlandaise, rectifia Claude, résigné maintenant à tout.

Je m'en moque. C'est au moins vous qui l'avez empêché d'écrire depuis huit jours ?

Elle en aurait dit beaucoup plus long, si Josette, furieuse, rouge, n'avait brisé là.

Charlie, me suivez-vous ? Je remonte à la villa. Je vous laisse, Claude, avec cette fille.

Je crois vos explications parfaitement inutiles : la situation est assez claire.

Décidément, j'y réfléchissais hier soir, en vous quittant, nos rapprochements ne peuvent être et ne seront jamais qu'un malentendu.

Tout nous sépare.

« Je le regrette, mais vous le comprenez parfaitement, n'est-ce pas ?

Adieu, Claude. »

Celui-ci la regarda s'éloigner, navré. Il le comprenait : jamais elle ne lui pardonnerait cette scène grotesque de Loulou ; jamais elle n'oublierait le ridicule de cet incident. Elle eut pardonné une erreur, mais pas celle-là.

Au fond, elle avait raison : ils étaient trop différents. Il avait joué bravement le jeu, le *fair play*, avait même tâché de l'aimer comme elle le voulait, « en anglais ». Par deux fois, il avait cru se rapprocher d'elle. Mais Loulou était venue, avait foncé dans ses sentiments comme un boulet, démolissant tout.

Il n'en voulait même pas à cette dernière : ça devait arriver. Et il valait peut-être mieux...

Sans voix, devenue silencieuse, Loulou regardait Claude réfléchir, avec un vague remords de ce qu'elle avait fait. Les gens se dispersaient.

Alors, Charlie partit d'un rire homérique. Claude, surpris, le regarda.

Moi, je ne vous en veux pas du tout, mon cher. D'abord, j'aime l'humour. Ensuite, je remercie mademoiselle.

« Je la remercie parce que Josette pouvait tomber dans les mêmes songes qu'il y a cinq ans, et cela m'aurait peiné. Vous me comprenez. »

Charlie qui cherchait ses mots pour ne point froisser Loulou, continua plus librement :

En outre, mon cher, nous sommes quittes, maintenant. Rappelez-vous mon intrusion stupide, risible, dans votre chambre de la Cité Universitaire, il y a cinq ans. Par un bizarre choc en retour, c'est aujourd'hui mademoiselle qui me donne l'avantage définitif.

Il est près de midi. Je devrais, à mon tour, vous offrir un whisky soda ? Vous ne voulez pas.

Alors, adieu, mon vieux, et sans rancune. »

Montant dans sa voiture, Charlie prononça une dernière phrase, qui, sans qu'il le sût, rappelait ironiquement une phrase murmurée par Claude, la veille au soir :

Mademoiselle vient de payer ma dette d'étudiant.

Le jeune homme, très calme, approuva.

J'aurais préféré, dit-il, qu'elle restât impayée.

Dans l'autocar, immense et silencieux, Claude et Loulou étaient assis. Le journaliste, quittant le Touquet sur un prétexte, gagnait une petite plage de la côte, une plage française, pensait-il, où il achèverait ses vacances.

La vie glissait à travers les vitres. Les ramures des taillis venaient fouetter la glace. La campagne picarde, humide d'une pluie récente, s'enfuyait ; et, de loin en loin, un détour de la route laissait apparaître les dunes, la mer.

Quelques voyageurs liaient conversation.

Je t'ai fait de la peine, mon grand, murmura Loulou à voix basse. Ne proteste pas : je l'ai bien vu, à la façon dont tu la regardais partir. Une femme sait ces choses-là.

Mais tu ne m'en avais jamais parlé, de cette jeune fille. Tu l'aimais bien, n'est-ce pas ?

Tu peux me le dire, puisque je le sais.

Et gentiment, pour le faire parler, elle insista :

Tu l'aimais bien... Dis-moi son nom.

Parle-moi d'elle.

Moi, répliqua Claude en souriant ? Mais non, mon petit, je ne l'aime pas.

« Je l'ai connue il y a cinq ans... Elle était jolie et franche... C'était une étudiante irlandaise. On la disait fiancée... Tu vois bien, voyons, que je ne l'aime pas... Nous travaillions ensemble dans la bibliothèque et cautions dans le parc... Mais quelle idée de dire que je l'aimais !... »

C'est vrai, tu ne l'as jamais fréquentée...

Elle était spirituelle et fine jusqu'au bout de ses ongles polis... Mais un peu coquette... Tu vois bien, voyons, que je ne l'aime pas.

« Je l'ai retrouvée ici... dans l'eau, par une rencontre de nos canots... Elle était gaie et riieuse... Mais je ne l'aimais pas, c'est faux... »

Nous avons souvent bavardé... Lorsqu'elle le voulait, elle était compréhensive, et si douce... Mais tu vois bien, voyons, que je ne l'aime pas... »

FIN



« Pirates Modernes... ! Il ne s'agit pas, comme on pourrait le supposer, de financiers trop pressés de s'enrichir aux dépens de leurs clients trop confiants. C'est le titre d'un film fort mouvementé, si l'on en juge par cette photo où une infortunée jeune femme est, dans la cabine d'un yacht, aux prises avec de peu recommandables individus.

(1) Voir *Cinéma* nos 3-4-5-6-7. Copyright, by Yves Dartois, 1928



Les rives enchantées du BOSPHERE qu'immortalisa Loti, inspireront-elles le cinéma ?

CONSTANTINOPLE...

(De notre correspondant.)

Je traversai le Bosphore par une nuit splendide au sortir du Ciné Alhambra où je venais d'admirer *Moulin Rouge*.

A mes yeux tourbillonnaient encore mille et une danseuses emportées par les airs endiablés d'un orchestre magnifique.

Je songeai encore à la beauté de Paris, des artistes, du Grand Moulin, puis, doucement, le rêve que je vivais s'effaça de mon esprit et je me retrouvai entre deux rives bleues, une crypte étoilée et les eaux d'argent du Bosphore.

Je longai des djamis, des minarets s'élançant dans l'azur, des yalis dont maintes fenêtres étaient encore grillées, et je me souvins de Pierre Loti ramant silencieusement aux bords de ces palais, espérant apercevoir, à travers les barreaux d'osier, un mouchoir de dentelle au bout d'une main fine, plus pâle que le rayon de lune qui l'éclairait.

Des caïques glissaient lentement au fil de l'eau ; sans doute :

Quelques rudes bateliers qui regagnent la mer Noire Après avoir lutté pour gagner de quoi boire.

A cet instant, à travers les crénaux des forteresses d'Hissar, la lune se montra. Les quelques oiseaux nocturnes qui seules y logeaient évoquèrent en moi le souvenir de ces valeureux chevaliers ottomans dont ces murailles furent la demeure. Le film ne fera-t-il jamais revivre leurs exploits ? Ces murs seront-ils à jamais abandonnés ?

Que de beautés inconnues sur le Bosphore ; ne verrons-nous jamais à l'écran les romans de Loti, *Aziyadé*, *Les Désenchantées* ?

Pour tourner une nuit d'amour de Casanova, il a fallu le charme de Venise. Mais a-t-on jamais pensé à tourner la même scène sur nos rives enchantées ?

Un jour, un producteur se présentera et tournera en Turquie un grand film, car ses sites merveilleux et uniques ne sauront être toujours ignorés.

Puis, ce pionnier sera suivi par d'autres, et tous s'en retourneront satisfaits, ayant accompli une belle œuvre.

ZINGA.



GENÈVE...

(De notre correspondant.)

Quoique notre pays soit petit, il ne s'en intéresse pas moins grandement à l'Art muet, et surtout spécialement dans deux principaux centres : Zurich pour la partie Suisse allemande et Genève, aujourd'hui Capitale morale du Monde par la Société des Nations, pour la partie française. On y parle depuis quelque temps d'y fonder un grand studio, mais, hélas ! malgré toutes les bonnes volontés, c'est le Grand Nœud qui manque le plus. Je puis cependant vous donner quelques nouvelles intéressantes rapidement esquissées.

Pendant quelque temps, Sydney Chaplin, le grand artiste, a séjourné incognito à Montreux.

Dans sa dernière assemblée, l'Association des loueurs de films a nommé M. le Docteur en droit Robert Rey-Willen secrétaire général, et M. le Dr Egghard reste président.

La faillite d'une grande banque de Zurich a mis dans une mauvaise position la Compagnie générale du Cinématographe qui exploitait une douzaine de grands établissements dans toute la Suisse. On parle d'un passif de 3 millions et d'une perte d'actions de 3 millions. On parle d'un groupement bancaire pour racheter le plus gros paquet d'actions et sauver cette Compagnie.

Deux grands cinémas vont encore se monter, l'un à Blénod avec un devis de 700.000 francs, l'autre à Genève, le Molard-Cinéma avec 800 places et le plus grand luxe et confort modernes.

Pierre DARCOLLET.

BRUXELLES...

(De notre correspondant.)

Les Croix de l'Yser, film de guerre qui vient d'être achevé, réalisé par Gaston Schoukens et Paul Flon, est une œuvre aussi simple qu'humaine. D'elle se dégage une émotion bien intense qui ne se ralentit pas un seul instant. L'interprétation est assurée par des gens de théâtre, ce qui d'ailleurs ne se dirait pas. Ce sont



Mmes Roy Fleury et Renée Liegeois. MM. Georges Gersan, René Verdel et Jean Norey.

Paul Flon va réaliser un film avec Suzanne Cristy, qui vient d'interpréter *La Divine Croisière*, de Du Vivier. Nos deux compatriotes ont du talent ; s'ils le veulent sincèrement, ils peuvent faire quelque chose de bien.

Francis Martin, qui inscrit déjà à son actif plusieurs films patriotiques, dont le dernier en date, *Le Mariage de la petite Yvonne Viesla*, a commencé la réalisation de *Gabrielle Petit*. Dans la distribution, nous relevons les noms de Renée Liegeois (très remarquée dans *Les Croix de l'Yser*), Olga Décès, Maurice de Féraudy et les acteurs bruxellois Roels, Darman et Marchal.

Gaston Schoukens, le réalisateur de *Monsieur mon Chauffeur*, nous annonce aujourd'hui son intention de tourner *Le Pont vivant*.

L'œuvre bien connue d'Henri Conscience, *Baas Gansendonck*, réalisée par un groupe d'Ostendais, nous sera présentée fin de ce mois.

Depuis six semaines déjà, *Anna Karénine* tient l'affiche du « Caméo ».

A l'« Agora », salle comble tous les jours, avec la magnifique production de Léon Poirier, *Verdun, visions d'histoire*.

Germinal CASTELLO.

LONDRES...

(De notre correspondant.)

Le Capitaine Alban J. Roberts a fait avec succès des démonstrations d'un nouveau système de film parlant, qui représente un progrès considérable. Il sera exploité par la *Supreme Sound Film Company*.

• • Vilma Banky • • tourne un film parlant

On entendra Vilma Banky dans un film entièrement parlant, qu'elle tourne actuellement pour Samuel Goldwyn et qui sera distribué par United Artists.

A ce propos, il est amusant de rappeler qu'il y a quatre ans, Vilma arrivait à New-York ne connaissant guère de la langue anglaise que ces deux mots : « lamb chops » (côtelettes d'agneau) et « pineapple » (ananas)...

Les huit films qu'elle a tournés depuis lors aux Etats-Unis sont : *L'Âge des Ténèbres*, *Barbara Fille du Désert*, *La Nuit d'Amour*, *La Flamme d'Amour*, et *Le Masque de Cuir* avec Ronald Colman ; *L'Aigle Noir* et *Le Fils du Cheik*, avec Rudolph Valentino ; et enfin *The Awakening* (Le Réveil), son premier film en tant que vedette unique.

• • Pola Negri • • va tourner en France

POLA NEGRI, la talentueuse interprète de tant de films célèbres et à grand succès, vient de former une société de production avec M. Gourjon comme principal collaborateur.

Pola Negri sera naturellement la principale interprète des films réalisés. Mais, à l'exception



de la grande star, tous les autres interprètes et le metteur en scène seront français.

Réjouissons-nous de cette bonne nouvelle, tout en étant certain que le grand film actuellement à l'étude, qui sera la première réalisation de la nouvelle firme, fera honneur à la production française.

J. S.

• • Telma Todd • • dans un film - mystère

Un film-mystère n'est pas nécessairement composé uniquement d'incidents horribles, et de caractères affreux et grotesques. Dans *Seven Footprints to Satan*, que l'on va commencer à tourner prochainement aux studios de la First National, sous la direction de Benjamin Christensen, il y a une intéressante innovation, sous la forme d'un harem de jolies jeunes filles. Et l'héroïne du film est Telma Todd, dont il serait superflu de célébrer la beauté.

Ce harem est celui de Satan, la figure principale de ce film-mystère de A. Merritt. La reine de ce sérail sera l'une des plus belles actrices de Hollywood, et les jeunes filles composant le harem en question sont choisies avec le plus grand soin parmi les beautés de la ville du film.



John Barrymore et Dolorès del Rio se sont rencontrés dans un film, naturellement ! Et cela finit comme dans tous les bons films... par un mariage.

John Barrymore et les femmes

Il est curieux, surtout au moment où l'on apprend son mariage avec Dolorès Costello, de connaître l'opinion de John Barrymore sur les femmes en général.

Si l'on en juge par une récente interview du fameux artiste qui vient de tourner *Tempête*, ses idées sur cet éternel sujet de discussion sont très arrêtées et bien personnelles.

« Les femmes sont trop fines pour les hommes », déclare-t-il, et il insiste sur ce fait que le sexe dit faible est bien celui qui domine et tend de plus en plus à dominer.

Car les femmes, avant tout, savent ce qu'elles veulent, et elles ne s'écartent jamais du chemin qu'elles se sont tracé tant qu'elles n'ont pas atteint leur but. Il n'en est pas de même des hommes, qui ont bien rarement pareille détermination, et qui, le plus souvent, leur but une fois atteint, en viennent à se demander si c'était bien là ce qu'ils désiraient...

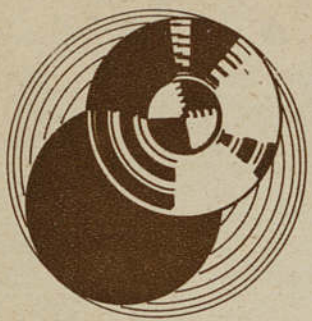
Les femmes, toujours d'après Barrymore, n'ont guère changé au cours des siècles. Celles du théâtre de Shakespeare, par exemple, ne diffèrent guère de celles d'à présent, car l'auteur les a dépeintes avec une saisissante vérité.

Par contre, il estime que la plupart des femmes qu'on rencontre dans l'œuvre de Dickens sont absolument « impossibles ». Elles représentent avant tout l'idéal de l'auteur, les femmes qu'il aurait aimé connaître : faibles, douces, presque sans vie... Et personne — pas même l'auteur, très probablement — n'aurait pu les supporter autrement que dans les pages d'un livre...

Voilà une partie des idées de John Barrymore sur cette question d'une éternelle actualité. Et l'on conviendra qu'elles ont quelque poids, émanant d'un homme qui vient de convoler pour la troisième fois !



Telma Todd, une des plus récentes étoiles de la First National, qui joue dans *Seven Footprints to Satan*, un film en cours d'exécution.



LES DISQUES

Une voix, celle d'Elisabeth Schumann, dont le phonographe s'est fait l'ami. C'est qu'il aime ces timbres purs, souples et prenants, et qui vibrent discrètement. Aussi s'emploie-t-il à les bien servir. Par ses soins, nous aurons donc un fin plaisir à entendre et réentendre Elisabeth Schumann, soit dans de délicieuses petites pièces de Schubert (Die Post — Wohin? — In Abendroth — Die Vogel), soit dans les douces et émouvantes vocalises du Wiegeliend, de Richard Strauss.

Il semble que la manière de ce compositeur, son orchestration large, aérée, sa richesse rythmique, se prêtent assez bien à l'enregistrement phonographique. Aussi la Cie du Gramophone n'a-t-elle point mesuré sa cire aux œuvres de l'impénitent wagnérien : le poème symphonique de Don Juan, tout entier, et six extraits du Chevalier à la rose témoignent de cette générosité. Elle s'est également manifestée en faveur de Franck, dont la Symphonie ne comporte pas moins de cinq disques fort bien interprétés par l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction de Stokowsky. L'enregistrement paraît non moins satisfaisant que l'exécution, puisqu'il parvient — fait rare jusqu'ici — à ne point faire chanter faux le cor anglais. L'allegretto de la troisième partie sonne avec précision, comme toutes les pièces en pizzicati ; et la harpe, qui est ici mêlée à d'autres instruments, est supportable. — Quant aux sonneries d'orgue de l'orchestre franckiste, elles surgissent assez volontiers. Elles font d'ailleurs pressentir l'intérêt des enregistrements d'orgues, que confirme la version phonographique d'une Fugue et d'une Fantaisie en do mineur de Bach, interprétées par Marcel Dupré sur l'orgue du Queen's Hall. Ce disque donne l'illusion complète de l'instrument, illusion que ne parviennent encore à suggérer les enregistrements d'orchestre. Et la sensation est étrange, de la résonance de l'instrument monumental, qui tout à coup semble surgir en votre demeure. Quelles jouissances ce disque n'offrirait-il aux mystiques. A part de légers flottements dans certaines cadences, l'enregistrement en est excellent, comme aussi celui de l'Adagio de la Toccata en Sol, et de l'Intermezzo des Goyescas remarquablement interprétés, est-il besoin de le dire, par l'illustre Pablo Casals.

Die Post; Wohin? — In Abendroth; Die Vogel (Schubert), par Elisabeth Schumann. — Gramo-W-957.

Freundliche vision — Wiegeliend (R. Strauss), par Elisabeth Schumann. — Gramo-D. B. 1065.

Don Juan (R. Strauss), par orchestre du Gramophone, sous dir. d'Albert Coates. — Gramo-W-912-13.

Le Chevalier à la rose (R. Strauss); Introduction 1^{re} acte. La présentation de la rose d'argent; Mouvt de valse. — Trio et finale du 3^e acte. — Duo d'Octave et Sophie; Marche de la présentation. — Par orch. Tivoli, sous dir. de l'auteur. — Gramo-W-915-16-17-18.

Symphonie en ré mineur (Franck), par l'orchestre de Philadelphie, sous dir. de Stokowsky. — Gramo-W-942-43-44-45-46.

Fugue en do mineur. Fantaisie en do mineur (Bach), par Marcel Dupré. — Gramo W. 952.

Toccata en Sol; Adagio (Bach). — Goyescas; Intermezzo (Granados), par Pablo Casals. — Gramo-D. B. 1067. — André CÉROUY.

ALGER...

en regardant tourner le " Film du Centenaire "

(De notre correspondant).

C'est film que nous réclamions, nous Algériens, depuis si longtemps... ce film qui traiterait sur les écrans du monde entier l'œuvre magnifique accomplie ici par les colons venus de France, et révélerait enfin aux yeux étonnés des étrangers le



Un curieux instantané pris par notre collaborateur André Sarrouy : les opérateurs installent un appareil au sommet d'une ligne flottante.



Jackie Monnier, vedette du film et André Sarrouy, à bord du Gouverneur-Général-Jonnart, dans le port d'Alger.



Pour pouvoir « prendre » les passagers à leur insu, les opérateurs Lucien et Moricet s'embusquent.



Pendant une pause, Jean Renoir lit Cinéma. Dans le fond M. Jager Schmidt, scénariste du Film du Centenaire.

vrai visage de notre beau pays... Ce film existera!

Et toute notre reconnaissance va vers la puissante Société des Films historiques, qui vient de mettre en chantier Le Film du Centenaire, épopée visuelle de l'Afrique du Nord, monument futur de la cinématographie française.

Jean Renoir, le prestigieux « directeur » de La Petite Marchande d'allumettes et du Tournoi, a établi son quartier général à Alger où, pendant plusieurs semaines, il va diriger les prises de vues du Film du Centenaire, dont on lui a confié la réalisation.

Toute la troupe est là : la jolie vedette Jackie Monnier; Enrique Rivero... les opérateurs Lucien et Moricet; M. Mundwiller, directeur technique; Arcy-Hennery, premier assistant, et Aguet, décorateur. M. Jager Schmidt, auteur du scénario est, lui aussi, parmi nous...

... Et le travail « bat son plein ». De nombreux tableaux ont été tournés dans les rues de la blanche capitale et à bord des paquebots Gouverneur-général-Jonnart et Sidi-Brahim.

Le ciel est d'une luminosité extraordinaire. Pas de fausses teintes. Renoir a le sourire...

A l'occasion de la Sainte-Cécile, un immense cortège de musiciens parcourt la ville.

La foule est dense, nerveuse.

Subitement, un coup de sifflet impérieux.

Police? On le croit et la circulation s'interrompt...

... Mais un taxi file à toute allure. Près du chauffeur, l'opérateur Lucien, son Ciné à la main.

Sur le marchepied, fier comme Artaban, dans l'attitude héroïque d'un général victorieux... Arcy-Hennery!

Et, avant que les gens ne soient revenus de leur étonnement, avant que les wattmen et les conducteurs d'autobus n'aient le temps de lancer leurs injures, notre taxi disparaît, laissant derrière lui un gros nuage de fumée.

Les cahots nous font faire des bonds prodigieux et nous donnent presque le mal de mer.

— Bravo Hennery! crie Jean Renoir et, se tournant vers moi :

« Voyez-vous, m'explique-t-il, j'ai voulu prendre de très près les multiples expressions de physionomie des badauds; sur la toile, cette suite précipitée de premiers plans ne manquera pas d'imprévu.

« Ce sont des petits « essais ». Il faut en faire de temps en temps. Ils nous désillusionnent quelquefois : souvent ils nous réservent de bien agréables surprises!

Le port. Le délicieux clapotis de l'eau.

La-haut, au sommet d'une digue, bravant le vertige... et le danger, les opérateurs ont installé leur petit appareil noir.

Catherine Hessling, près de moi, n'est pas a sûree. Oh! mais là, pas du tout!

— On tourne!

De jeunes indigènes, complètement dévêtus, plongent dans l'onde glacée et vont repêcher les sous que leur jette Arcy-Hennery.

Scène locale dont l'originalité a vivement frappé Renoir qui n'a pu résister au désir de la fixer sur la panchro.

Les heures passent.

Les camera ronronnent toujours.

Mais le soir, ce sont les longues rêveries...

... Tandis qu'El-Djezair (1), légèrement recouverte du voile bleu de la nuit, dort silencieusement sous le ciel étoilé...

... bercée par le chant mélancolique et lointain de la mer latine...

ANDRÉ SARROUY.

(1) Alger.

BAVARAGES

AUTOUR DE L'ART MUET



Instantanés

FUTURE VEDETTE !

Un jour, elle est sortie de l'ombre, sans savoir au juste comment. La chance, le hasard lui ont prodigué quelques faveurs, et dès lors le sort en a été jeté : elle sera vedette.

La voilà donc en apprentissage; elle espère fermement en une prochaine réussite; elle a hâte d'être licenciée des cinégraphes.

Aussi prend-elle beaucoup d'hypothèques sur l'avenir... Elle a recherché un nom, car le sien, évidemment, n'est pas beau, oh! mais pas beau du tout!

Un nom, n'est-ce pas, c'est quelque chose de très important; ne faut-il pas que toutes les bouches puissent le prononcer avec facilité et plaisir?

Le haut-parleur de la renommée exige des noms nets et sonores.

Les journalistes, eux, désirent une orthographe simple!

Elle choisit aussi un prénom, en général : Liane, parce que « ça sonne » et parce que « ça fait riche ».

Puis visite chez le fourreur : l'inévitable manteau de fourrure qui donne beaucoup « d'allure ». N'a-t-elle pas déclaré qu'il fallait en imposer pour arriver au cinéma?

Peut-être, hélas! n'a-t-elle pas toujours tort.

Elle s'est abonnée à un grand nombre de journaux et revues consacrés à « son » art. Elle feuillette tout cela rapidement, lance quelques petites flèches malveillantes à chaque portrait, et, lorsqu'elle sort, tient bien ostensi-

blement sa librairie ambulante; il faut que chacun sache qu'elle s'intéresse à l'art muet.

De retour du studio, elle garde en grande partie son maquillage; les gens se retournent sur son passage : elle estime que cela contribue beaucoup à sa célébrité.

Le mois dernier, elle a fait décolorer ses cheveux... Vive la gloire et... la fortune!

Elle connaît toutes les petites histoires des vedettes, la vie des stars d'Amérique; rêve à son home et à sa marque de cigarettes.

Quelquefois, elle se compare ingénument à Pola Négri ou se voit très bien dans tel rôle de Mary Pickford.

Elle parle d'Hollywood avec respect : n'est-ce point là qu'on sait récompenser rapidement le talent?

Sa chambre est une vraie garde-robe; elle y entasse des robes de style (de quel style au fait?), de légères mousselines garnies de roses pompon et de métalliques toilettes en lamé.

Il faut espérer qu'il lui sera permis de s'en parer! Elle se fait souvent les cartes, et, dans les foires, visite avec une naïve curiosité les cartomancieuses et les diseurs de bonne aventure.

Elle a aussi, inutile presque de le dire, son fétiche, en général une poupée quelconque, qui reçoit, chaque soir, les derniers fragments de son rouge électrique.

Le plus souvent, l'apprentie-vedette est une jolie fille, remplie d'illusions et romanesque; elle répète, chez elle, devant la glace, de grandes scènes d'amour ou de douleur; elle recherche — du moins elle le prétend — les gestes éveilleurs de sensations et d'idées.

Il arrive même qu'elle ait du talent.

Si sa confiance en elle-même est poussée trop loin, elle vous regarde de haut, en serrant aristocratiquement ses fines narines! D'autres fois, cependant, elle veille à ses intérêts. Elle prodigue à tout venant son amabilité, surtout aux... journalistes!

Maurice-Max Bessy.

Eliza la Porta, star de la Ufa, est une artiste au talent si souple qu'elle peut, avec le même succès, interpréter les personnages les plus divers. Ici, à gauche, n'a-t-elle pas l'apparence d'une madone géorgienne, tandis que son autre image nous restitue une « petite femme » fort délurée?





Le Cinéma en Amérique du Sud

La production nord-américaine submerge littéralement le marché. Partout le film d'aventures fait salle comble

Pour une, deux, trois, quatre ou cinq sections ?

Cette question que rugissait en parfait espagnol "l'homme en cage", je restai ébaubi devant le guichet.

Mon cicérone s'empessa. Dans

les cinémas qui foisonnent en Amérique du Sud, il n'existe pas plus spécialement une matinée et une soirée, mais le programme de la journée est scindé en sections qui comprennent chacune un seul grand film ou plusieurs saynètes.

Section tarde vermouth, noche... etc. ?

— Faites votre choix, Senores.

Et vous pouvez vous présenter à deux heures de l'après-midi, ou bien vous rendre tranquillement vers onze heures du soir au cinéma, assuré de voir en entier le film à votre choix.

Prenant mon billet, je me fis l'effet d'acheter un chapelet de saucisses. Pour un pesos, j'avais droit à tant de mètres de celluloid, pas un millimètre de plus ni de moins.

Ce système est adopté par tous les cinémas du nouveau monde, de l'autre côté de l'hémisphère, à l'exception de quelques-uns au film unique et permanent. Certes, il ne manque pas d'ingéniosité. On ne voit que pour ce que l'on paie, et surtout on ne paie que pour ce que l'on veut bien voir.

En bon Parisien qui ne connaît aucune des merveilles qu'héberge "son village", j'éprouvai naturellement à Buenos-Ayres le désir de voir *Ben-Hur*.

Un pullmann m'absorba dans les profondeurs ouatées de son sein.

Un beau spectacle c'est délicieux, mais un beau spectacle vu d'un fauteuil accueillant, qui n'a aucune vengeance personnelle à assouvir sur votre ossature endolorie, au rythme nostalgique et berceur de tangos argentins merveilleusement exécutés, devient une réelle jouissance.

La partie musicale est remarquable en général. Tous les grands établissements ont deux orchestres et un orgue. Les émissions radiotéléphoniques de Ciné-Paris sont réputées à Buenos-Ayres.

Si les règlements n'avaient contrarié mes goûts de vieux fumeur, et si, dans le flot houleux des têtes, j'avais rencontré plus de frais minois où reposer mes yeux, je me serais cru à deux pas de Richelieu-Drouot. La femme est une fleur rare et précieuse en Argentine.

Les salles spacieuses, aux conceptions architectoniques modernes et luxueuses,

bien qu'un peu écrasantes — le kolossal sévit au pays du fleuve d'Argent — sont abondamment aérées.

Le service intérieur est assuré par un personnel impeccable sous une élégante livrée.

Ciné Florida, The American, Porteso, Paramount, Gloria, Solis, et nombre d'autres salles somptueuses n'ont rien à envier, je vous assure, aux plus beaux cinémas français.

Au contraire, l'atmosphère n'est troublée par aucune fumée de tabac, et l'on trouve, à portée de la main, de ces petits riens, comme le distributeur automatique de chocolat et de bonbons, ménagé dans le dossier du pullmann précédent, qui ajoutent au confort d'une salle et attachent une clientèle. Les prix, d'ailleurs, ne sont pas pour l'effrayer.

Si l'on considère le confort offert et la valeur d'achat du pesos, ils sont bien inférieurs à ceux de nos grands établissements similaires. Il n'existe que deux catégories de places : platea et pullman. On a même l'habitude de faire un prix réduit pour quatre billets pris ensemble.

Ainsi toutes les salles qui parsèment le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine ont-elles à cœur le bien-être du spectateur, mais elles n'offrent malheureusement pas toutes des mets aussi choisis que le chef-d'œuvre de Ramon Novaro.

Harold Lloyd, Buster Keaton, Tom Mix, invariablement accompagnés de la parfaite et fade girl blonde, ont la place d'honneur sur toutes les affiches.

La production nord-américaine submerge littéralement le marché, c'est tout dire.

Detemps à autre, un film français, *Michel Strogoff* Paris..... fait une courte apparition. On va les voir parce que c'est français, par conséquent,

sans nul doute, artistique et de bon goût. Mais nos scénarios n'ont pas assez de pétares, de chevauchées à bride rabattue et de grotesques désopilants pour ce peuple juvénile à la rate engorgée.

Partout le film d'aventures fait salle comble.

Quant au spectacle graveleux de certains cinémas qui jadis attiraient les foules vers la sombre Boca, de mystérieuse et superbe mémoire, ils ont disparu et bien disparu.

Tout au moins autant que ceux de Paris!..

Un coup d'œil vers nos lointains amis d'Amérique latine n'est pas inutile. Il serait bon qu'en France on se préoccupât un peu plus du confort du spectateur.

Mais pas au point cependant, et il faut mieux l'espérer pour nous, de ces Cinémas, où, lorsque le film tire à sa fin, et que la lumière va de nouveau inonder la salle, on agite une cloche, à défaut de sonnerie électrique. Telle est l'impérieuse coutume à Montevideo.

J.-H. ROBERA.



Quand les grandes Stars américaines boudent la rue de la Paix elles ont tort



Anita Page.



Joan Crawford.

P. aut. Bilhaud a écrit un poème charmant où, parlant de la Parisienne, il observe : « Ça s'habille avec un rien et c'est mis comme une marquise ». C'est bien vrai, n'est-ce pas ? Et nous pouvons, sans fausse modestie, apprécier les qualités de goût, de tact que l'on ne rencontre qu'en France et que les Parisiennes possèdent à un si haut degré. L'étranger apprécie si bien la supériorité de nos artistes et le « chic » de la femme française que le monde entier achète et copie les modèles de nos grands couturiers.

Cependant, il y a dans les grandes capitales des ateliers qui prétendent, eux aussi, créer et imposer la mode. Le résultat, souvent, n'est pas fameux. Jugez-en par les « créations » des couturiers américains...

L'Américaine au point de vue physique n'a absolument rien à envier à la Française. Nous savons que les femmes américaines sont belles et il est regrettable de les voir trop souvent affublées de la sorte... Parmi celles-ci il y en a qui ont évolué et compris fort heureusement qu'aucun couturier ne pouvait rivaliser avec nos maîtres de Paris. Nous avons publié dans nos derniers numéros des silhouettes de Mary Pickford habillée par ceux-ci, et nous serons enchantés de donner à nos lecteurs des types d'Américaines de Paris. Cela leur permettra de faire la comparaison avec les robes ici reproduites.

N'ai-je pas vu il y a quelque mois, dans un film, des vedettes allemandes charmantes et jolies, écourtées plus haut que le genou ! — c'était affreux.

Il ne faut pas se distinguer par une excentricité. Vous pouvez, suivant votre genre, vous habiller d'une façon originale si cela vous plaît. C'est une question de tact et la Parisienne ne s'y trompe pas.

CADY.

Joséphine Dunn.

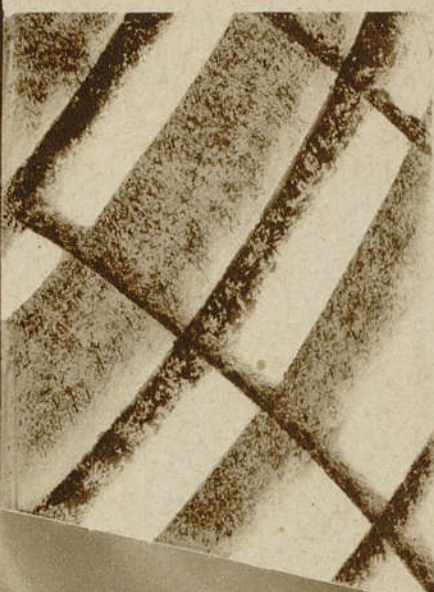


Eva von Berne.



Gwen Lee.





Mary Kid porte avec désinvolture le masculin costume de cheval... avec une grâce pudique, une vaporeuse tunique qui lui donne un aspect hiératique... et, lorsqu'elle est dévêtue, elle semble quelque prêtresse hindoue, s'élançant pour une danse sacrée.

PHOTOS MANAGÉ

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
R. C. Seine 233-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois

Le Gérant : DURET.

TARIF DES ABONNEMENTS :	
FRANCE ET COLONIES :	ÉTRANGER :
3 mois... 12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.
6 mois... 23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis,
1 an... 45 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.

LA PUBLICITE EST REÇUE :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"
ETUDES PUBLICITAIRES :
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8e)

NÉOGRAVURE-PARIS